

Vol. 4, N°16, pp. 123– 134, DECEMBRE 2025

Copy©right 2024 / licensed under CC BY 4.0

Author(s) retain the copyright of this article

ISSN : 1987-1465

DOI : <https://doi.org/10.62197/NVXE7843>

Indexation : Copernicus, CrossRef, Mir@bel, Sudoc, ASCI, Zenodo

Email : RevueKurukanFuga2021@gmail.com

Site : <https://revue-kurukanfuga.net>

*La Revue Africaine des
Lettres, des Sciences
Humaines et Sociales
KURUKAN FUGA*

DE LA VALLEE DU FLEUVE SENEGAL AU SINE-SALOOM : ETUDE DES ACTIVITES PASTORALES DES PEULS GAMAJINAABES DE KAFFRINE (SENEGAL)

Abdoulaye Alassane BA-Socio-anthropologue, enseignant vacataire-Université du Sine Saloum El Hâdji Ibrahima Niass, Sénégal-abdoulassanebah@gmail.com

&

Mamoudou SY Enseignant-chercheur, historien et anthropologue, Université du Sine Saloum El Hâdji Ibrahima Niass, Sénégal-mamoudou.sy@ussein.edu.sn

Résumé : Cet article porte sur les Peuls Gamajinaabés installés à Diamaguène Ndiobène, dans la commune éponyme du département de Kaffrine. Issus de la vallée du fleuve Sénégal, leur migration vers le Sine-Saloum s'est opérée après les sécheresses des années 1970, qui ont profondément affecté les équilibres agro-pastoraux. En s'appuyant sur l'histoire orale, l'observation participante et des entretiens semi-directifs, l'étude retrace les étapes de ce déplacement et analyse les mutations contemporaines du pastoralisme dans un contexte marqué par la périurbanisation, la pression foncière, la raréfaction des ressources hydriques et la montée de l'insécurité liée au vol de bétail. Les résultats montrent que, malgré la persistance de l'élevage comme fondement identitaire et économique, les conditions de sa pratique chez les Peuls Gamajinaabés sont fragilisées par le rétrécissement de l'espace pastoral, la problématique de l'accès à l'eau, l'absence d'organisations pastorales associatives solides, ainsi que par la faible valorisation modernisée des produits animaux, notamment du lait, encore vendu à l'état brut en raison de l'inexistence d'unités de transformation. L'étude souligne ainsi la nécessité d'un accompagnement institutionnel renforcé, centré sur la sécurisation spatiale du pastoralisme, la réhabilitation des forages, la structuration d'une filière laitière locale et l'encadrement technique.

Mots-clés : Peuls Gamajinaabés, Pastoralisme, vallée du fleuve Sénégal, Sine-Saloum, Kaffrine.

Abstract : This article focuses on the Gamajinaabés Fulani settled in Diamaguène Ndiobène, in the eponymous commune of the Kaffrine department. Originally from the Senegal River Valley, their migration to the Sine-Saloum region occurred following the droughts of the 1970s, which profoundly disrupted agro-pastoral balances. Drawing on oral history, participant observation, and semi-structured interviews, the study traces the stages of this displacement and analyzes contemporary transformations in pastoralism within a context marked by peri-urbanization, land pressure, water scarcity, and rising insecurity related to livestock theft. The results show that, despite the persistence of livestock herding as a central element of both identity and economy, the conditions for its practice among the Gamajinaabés Fulani are increasingly precarious due to the shrinking of pastoral space, challenges in accessing water, the lack of strong pastoral associations, and the limited modernization of animal products, particularly milk, which is still sold raw due to the absence of processing units. The study thus highlights the need for strengthened institutional support, focusing on the spatial security of pastoralism, the rehabilitation of wells, the development of a local dairy value chain, and technical guidance.

Key words: Gamajinaabés Fulani, Pastoralism, Senegal River Valley, Sine-Saloum, Kaffrine.

Introduction

Les Peuls, présents dans une grande partie de l'Afrique, sont traditionnellement un peuple nomade dont les origines demeurent toujours un mystère. Qualifiés tour à tour de « Judéo-syriens », « Juifs », « Arabes », « Bohémiens », « Gaulois », entre autres, ils ont suscité, tant chez les auteurs que chez les profanes, une multitude de fantasmes et de spéculations qui ne cessent de se renouveler. Parmi les théories les plus largement acceptées en Afrique au sujet de leur origine géographique, entre en ligne de compte celle les reliant à l'Égypte antique (Diop, 1967 ; Lam, 1993). Pendant la période coloniale, certains chercheurs, fascinés par leurs ressemblances physiques et cognitives avec les juifs, arabes et Européens, sont allés jusqu'à entretenir l'idée de leur supériorité raciale par rapport aux autres groupes africains autochtones. Pondopoulo (2004:87-88) évoque ainsi le rôle des érudits philologues et géographes français dans la diffusion de cette hypothèse, les associant à une race « claire de peau, originaire d'Orient et supérieure aux autochtones noirs ». Maurice Delafosse, ethnologue, enseignant et administrateur colonial, relie les Peuls à des ancêtres « Judéo-Syriens » mentionnés dans la Bible et vivant dans la Mésopotamie antique. Selon lui, ces ancêtres se seraient dispersés par l'Égypte et la Cyrénaïque jusqu'en Afrique de l'Ouest (Delafosse, 1972 :200), où ils fondèrent les États du Ghana et du Tekour.

Dispersés à travers le continent africain, les Peuls figurent parmi les rares ethnies africaines ayant conservé, jusqu'à une époque récente, un mode de vie pastoral structuré. Certaines traditions orales et interprétations mytho-historiques prêtent à ce nomadisme une dimension sacrée, en le rattachant symboliquement à l'héritage du prophète Abraham. Selon cette lecture, Hajar (ou Agar), seconde épouse d'Abraham et mère d'Ismaël, serait originaire soit d'Égypte, soit d'Éthiopie, et appartiendrait à une lignée peule. Son nom survit dans la mémoire peule sous les formes *Hadjara*, *Hadjaratou* ou *Hadja*. De tout temps, les Peuls ont migré, et leur mobilité est généralement liée au troupeau. Chez cette ethnie aux dialectes densément pluriels, le pastoralisme n'est pas réductible à la simple production économique, mais profondément encastré dans l'organisation sociale qui les structure et à laquelle ils s'identifient culturellement. Il constitue un fondement de leur identité et de leur vision du monde, s'étendant bien au-delà de la gestion du bétail pour englober l'ensemble des aspects de la vie quotidienne : régulation des rapports sociaux, structuration des rapports de pouvoir, rituels de passage, formes de religiosité, et transmission des savoirs. Dans ce cadre, le pastoralisme peul « pur » peut être qualifié de « fait social total », au sens que Marcel Mauss (1925) donne à cette expression.

Traditionnellement et passionnément attachés au bétail, les Peuls manifestent un « mépris pour tout travail autre que pastoral » (Dupire, 1970 : 448). Au Sénégal, cette spécialisation économique et identitaire s'illustre dans l'opposition historique entre Peuls pasteurs et Wolofs agriculteurs (Schmitz, 1995 : 57). Cependant, au fil des siècles, cette communauté millénaire a connu une évolution marquée par une diversification socioprofessionnelle. D'ailleurs, dans le pays, parler de nomadisme dans sa forme « pure » relève aujourd'hui davantage du mythe que de la réalité empirique. Dans la vallée du fleuve Sénégal par exemple, les pratiques pastorales ont connu une transformation profonde. Le modèle strictement nomade s'est progressivement hybridé sous l'effet des dynamiques écologiques, foncières, économiques et politiques. Comme le souligne Christian Santoir (1994 : 238), « l'agro-pastoralisme est la règle, au point que pastoralisme et agro-pastoralisme s'assimilent ». Cette mutation, objectant la thèse de « la stagnation technique chez les pasteurs nomades » (Pouillon, 1990), témoigne du caractère non-unitaire du pastoralisme contemporain : il ne peut être appréhendé comme une simple stratégie uniforme d'adaptation à l'environnement, mais plutôt comme une pratique multiforme, évoluant selon les temporalités, les configurations territoriales et les dynamiques sociales locales. Ainsi, dans la vallée du fleuve Sénégal, les logiques pastorales au sein même du groupe

peul ne sont pas homogènes, mais obéissent à des degrés différenciés d'implication dans l'agriculture. Santoir identifie à ce titre trois sous-catégories de pasteurs Peuls :

- *Les Peuls jeeri*, plus proches du modèle nomade classique, dont le mode de vie reste centré sur la mobilité extensive et l'élevage en milieu aride ou semi-aride.
- *Les Peuls waalo*, qui pratiquent une forme d'agro-pastoralisme intensive, combinent élevage et cultures dans les zones inondables de la vallée.
- *Les Peuls saare*, davantage sédentarisés, dont les pratiques agricoles et pastorales sont ancrées dans des terroirs villageois plus stables.

Ces catégories révèlent la plasticité des identités pastorales chez les Peuls et la capacité d'adaptation de leur système économique et social face à la pression croissante sur les ressources naturelles, à la concurrence foncière et aux aléas climatiques. En ce sens, le pastoralisme au Sénégal ne saurait être envisagé comme une survivance « archaïque », mais bien comme une pratique en recomposition constante, articulant la mobilité, la sédentarisation et l'intégration à des économies mixtes. La mobilité pastorale, loin d'être une simple contrainte écologique, constitue une stratégie rationnelle d'adaptation aux environnements incertains. Selon Pouillon (1990 : 184), « la mobilité est, en principe, la seule réponse à la raréfaction des pâturages ». Behnke et Scoones (1993) l'identifiaient déjà comme le mécanisme le plus efficace pour faire face à la variabilité spatio-temporelle des ressources pastorales. Dans cette logique, la mobilité n'est pas une errance, mais bien une forme élaborée de gestion de l'incertitude. Elle permet d'exploiter de manière flexible la diversité des ressources fourragères inégalement réparties dans l'espace et dans le temps. En plus de permettre l'amélioration de l'alimentation des troupeaux, elle favorise leur résilience sanitaire (en réduisant l'exposition à certains vecteurs pathogènes comme la mouche tsé-tsé) et facilite des interactions économiques et sociales : échange de résidus agricoles contre fumier, vente de produits laitiers, accès à des marchés saisonniers, ou encore renforcement des réseaux de solidarité intra-claniques lors des déplacements (Nori et al., 2008 :148). En somme, la mobilité pastorale est un système sophistiqué de gestion écologique, économique et social, bien plus complexe et rationnel qu'on ne l'a longtemps perçu.

Au Sénégal, les recherches sur le pastoralisme dont les travaux de Touré (1986), Ancey et al. (2008), Camara (2013) et Ba et Ngom (2024) se sont essentiellement focalisées sur la région du Ferlo, historiquement considérée comme l'épicentre des dynamiques pastorales. En revanche, peu d'études ont porté une attention soutenue à la trajectoire des Peuls de la vallée du fleuve Sénégal installés dans le Sine-Saloum, et plus particulièrement à Kaffrine. Cette absence de travaux constitue un manque important dans la compréhension globale des recompositions territoriales et identitaires que connaît le pastoralisme contemporain. Sur ce, cet article vise à combler ce gap en s'intéressant aux Peuls Gamajinaabés¹ de Kaffrine. Il s'agit dans un premier temps, de retracer leur trajectoire migratoire historique depuis la vallée du fleuve Sénégal jusqu'à Kaffrine ; dans un second temps, d'analyser les mutations de leur activité pastorale en lien avec les dynamiques environnementales, socio-économiques et politiques locales ; et enfin, d'évaluer les retombées économiques de cette activité sur le département de Kaffrine.

1. MÉTHODOLOGIE

¹ Gamajinaabés est le nom d'une fraction de Peuls, il est tiré du nom d'un lieu-dit Gamadji Saare, un village de l'arrondissement éponyme du département de Podor, région de Saint Louis du Sénégal, dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal

Image : carte de Kaffrine



2. Résultats et discussions

2.1. De la vallée du Fleuve Sénégal à Kaffrine : trajectoire migratoire historique des éleveurs Gamajinaabés

L'histoire migratoire des éleveurs Gamajinaabés, telle qu'elle ressort des traditions orales recueillies auprès des anciens, s'inscrit dans une dynamique historique plus large de mobilité pastorale contrainte par les aléas écologiques et les transformations socio-économiques du Sénégal postcolonial. Originaires du village de Gamadji Saare, situé dans le département de Podor au nord du pays, ces éleveurs peuls entamèrent leur mouvement migratoire vers le centre-sud du territoire national dans les années 1970, à la suite de la grande sécheresse de 1973. Cette sécheresse, véritable césure écologique dans l'histoire de la vallée du fleuve Sénégal, entraîna une rupture des équilibres agro-pastoraux. En effet, jusqu'au début des années 1970, les éleveurs peuls de la vallée se rapprochaient du fleuve Sénégal ou de ses défluent et campaient dans le *jejengol*, zone de transition entre le fleuve, sa vallée et les hautes terres, où le bétail trouvait de l'herbe verte. Avec l'accord des chefs de village, les troupeaux accédaient aux champs du jeeri fraîchement abandonnés et profitaient du *ñaayngal* (vaine pâture) : rejets de petit mil, fanes de dolique, écorces de melon d'eau et herbes résiduelles (Sy, 2018 :29). Durant le *ceedu* (la saison la plus sèche, d'avril à mai, marquée par les vents chauds mbooy/harmattan) les Peuls de la zone récoltaient le suc des *pattuki* (gommier) dans le jeeri et le *gawdi* (fruit du gonakié) dans le waalo, tout en transhumant vers des zones plus verdoyantes. La sécheresse des années 1970 bouleversa profondément ce cycle court de mobilité, obligeant les pasteurs à descendre plus au sud (Sy, idem). La raréfaction des pâturages, la dégradation des ressources hydriques, et la mortalité massive du cheptel mirent à mal la résilience locale des systèmes d'élevage traditionnels. Face à cette déstabilisation écologique profonde, certaines familles furent contraintes de quitter leur terroir ancestral à la recherche de nouvelles terres d'attache, capables d'assurer la survie des troupeaux et la reproduction socio-économique du groupe. Parmi les premiers à initier ce déplacement figure Baydi Diallo, figure pionnière de cette migration familiale.

Il s'installa d'abord à Mbirkilane, dans l'actuelle région de Kaffrine, entamant ainsi une phase d'ancrage progressif dans un territoire inconnu, mais jugé accueillant. Baydi Diallo ne se limita pas à une installation statique : il adopta rapidement une stratégie d'insertion économique en se lançant dans le commerce de bétail, métier connu localement sous le nom de « *dioula* » ou *tefanke*. Ce commerce le conduisit à fréquenter les grands marchés hebdomadaires régionaux tels que Dahra Djolof (région de Louga), Mbar (région de Kaffrine), Missirah (région de Kaffrine) et Mbirkelane (région de Kaffrine), renforçant ainsi l'interconnexion entre mobilité pastorale et dynamiques marchandes. Vers 1976, Baydi Diallo choisit de s'installer durablement à Diamaguène Ndiobène, localité située dans la commune de Kaffrine. Cette implantation prit une dimension stratégique : elle servit de noyau initial autour duquel allait s'articuler la migration progressive du reste du groupe familial. Cette migration s'effectua de manière échelonnée et solidaire, marquée par l'assistance logistique et sociale de Demba Diallo Ndama, un ancien Foutanké établi de longue date dans la zone, et engagé dans la vie politique locale. Par ses réseaux et son autorité, il facilita l'accueil et l'intégration des nouveaux arrivants. Le choix de Kaffrine comme espace d'installation ne fut pas fortuit : il s'appuyait sur une rationalité fondée sur des critères géographiques, écologiques et socio-économiques. Située au

centre-sud du Sénégal, autrefois intégrée à la région de Kaolack, Kaffrine offrait une position de carrefour facilitant la mobilité et l'accès aux marchés.

Ses espaces savanicoles ouverts, sa pluviométrie relativement favorable, et sa spécialisation dans la culture arachidière constituaient un environnement propice à l'adoption d'un mode de vie agropastoral intégré. En outre, la relative faible densité démographique et l'absence d'infrastructures hydro-agricoles, contrairement à la vallée du fleuve, ouvraient de nouveaux possibles pour les pasteurs en quête d'espaces. Ce mouvement migratoire du nord vers le centre traduit une recomposition spatiale plus vaste des dynamiques d'occupation territoriale des Peuls, dans un contexte où l'élevage, confronté aux transformations environnementales, doit sans cesse renégocier ses ancrages. La migration contrainte des Gamajinaabés par la sécheresse de 1973 rejoint les observations de Santoir (1994) sur la « résistance du pastoralisme » dans la vallée du fleuve Sénégal. Elle illustre la manière dont les crises écologiques agissent comme catalyseurs de recomposition territoriale, confirmant ainsi la thèse de Behnke et Scoones (1993) et de Ba et Ngom (2024) selon laquelle la mobilité demeure une stratégie d'adaptation à l'incertitude environnementale.

2.2. Le pastoralisme des Gamajinaabés à l'épreuve des dynamiques environnementales, socio-économiques et politiques à l'œuvre

Le pastoralisme pratiqué par les Gamajinaabés subit aujourd'hui une série de transformations et de contraintes profondes dans la zone du Ndoucoumane (Saloum), issues des recompositions environnementales, des mutations socio-économiques et de la faiblesse institutionnelle. À travers une série d'entretiens réalisés sur le terrain, cette section met en lumière les effets concrets de la périurbanisation, de la raréfaction des ressources, de la montée de l'insécurité foncière et de l'impunité face au vol de bétail, un fléau préoccupant au Sénégal (Pam, 2024). Ces témoignages offrent un éclairage empirique sur les processus en cours, révélant une fragilisation progressive d'un mode de vie fondé historiquement sur la mobilité, l'autonomie et la résilience écologique.

3.3. Périurbanisation, pression foncière et mobilité pastorale à grande échelle

L'installation des Gamajinaabés à Kaffrine s'est opérée à une époque où les espaces étaient faiblement peuplés, avec des paysages encore largement broussards. La mémoire locale conserve le souvenir de cette époque pionnière : « *Lorsque mon père s'est installé ici, toute cette zone était une brousse. Le lieu d'habitat se limitait à la gendarmerie.* » (Ousmane Diallo, agropasteur natif, 18 juillet 2025). Une vaste étendue non bâtie séparait alors le local de la gendarmerie du site d'installation des éleveurs. Aujourd'hui, cet espace intermédiaire est entièrement occupé par le bâti foncier, signe d'une continuité spatiale désormais établie entre la ville et les anciennes zones pastorales. Ce phénomène s'inscrit dans une dynamique de périurbanisation diffuse propre aux villes secondaires africaines, où l'expansion de l'habitat, le défrichage intensif et la conversion des terres pastorales en cultures transforment en profondeur le paysage local. La construction d'un établissement scolaire (école 9) à quelques mètres de la zone de résidence a renforcé l'attractivité du lieu, accentuant la disparition du statut proprement villageois, bien que les Peuls natifs continuent à s'accrocher à leurs modes de vie traditionnels. Ce paradoxe illustre ce que Latour (1991) désigne comme la persistance des « hybrides », où la tradition et la modernité ne s'excluent pas, mais coexistent dans une même réalité. Dans cette dynamique de transformation, l'école joue un rôle central en facilitant la scolarisation des enfants, ce qui constitue un levier important de mobilité sociale. L'implantation d'infrastructures majeures, comme l'hôpital régional de Kaffrine inauguré en 2021, ainsi que

la construction du campus de l'Université du Sine Saloum dans la commune périphérique de Kahi, entamée sous le magistère du président Macky Sall, viennent renforcer la dynamique de transformation territoriale engagée dans les espaces ruraux périphériques, historiquement utilisés comme parcours pastoraux par les éleveurs *gamajinaabés*.

D'après les témoignages recueillis, les familles *gamajinaabées* installées à Diamaguène Ndiobène comptent chacune au moins un jaarga, c'est-à-dire un détenteur de troupeau dont l'effectif atteint ou dépasse cent (100) têtes. Or, la concentration et la gestion de tels effectifs ne peuvent matériellement s'effectuer au niveau même du lieu de résidence en perte de ruralité. Cette contrainte devient particulièrement critique en période d'hivernage : le rétrécissement de l'espace pastoral, combiné aux risques de conflits avec les agriculteurs, rend la cohabitation difficile. Comme le souligne S. Diallo, interrogé le 18 juillet 2025 à Diamaguène Ndiobène (Kaffrine) : « *En saison des pluies, il n'y a pas où paître ces animaux ici.* » Face à cette pression spatiale croissante, les éleveurs *gamajinaabés* adoptent une stratégie de dispersion géographique du troupeau : une partie est déplacée vers le Dahra Djolof (région de Louga) ou d'autres zones pastorales, tandis qu'une autre, d'une taille très réduite, demeure sur place. Cette gestion différenciée des troupeaux répond à plusieurs objectifs : subvenir aux besoins domestiques quotidiens (notamment en lait, fumier et liquidités issues de ventes ponctuelles), maintenir une visibilité sociale au sein du village et, surtout, sécuriser les droits fonciers par une occupation effective et continue de la terre.

2. La problématique de l'abreuvement des troupeaux

Chez les éleveurs transhumants *Gamajinaabés* de Kaffrine, l'eau constitue bien plus qu'une simple ressource naturelle : elle représente le socle du système pastoral, le pivot autour duquel s'organisent la mobilité, la survie du cheptel ainsi que l'équilibre socio-économique de la communauté. Contrairement aux éleveurs du delta du fleuve Sénégal ou de la Casamance, qui bénéficient de ressources hydrauliques naturelles (en l'occurrence les eaux de surface) et relativement durables, les *Gamaajonaabés* dépendent presque exclusivement des forages qui, bien qu'assurant un accès régulier à l'eau, sont décrits comme coûteux et techniquement vulnérables. Les *mbalkas* (points d'abreuvement aménagés à proximité d'un forage ou d'un château d'eau), se sont raréfiés ou se sont fortement dégradés. Les éleveurs rencontrent de plus en plus de difficultés à abreuver leurs troupeaux. Comme l'exprime un enquêté : « *Le département de Kaffrine ne dispose presque pas de mballka. Nous abreuvious nos troupeaux grâce au forage qui était à Ngodiba. Or, aujourd'hui, ce forage est en panne. Toutes les zones environnantes sont dépourvues de forage pour le bétail.* » (M. Diallo, entretien, juin 2025). Selon les témoignages recueillis, le forage de Ngodiba nécessiterait une réparation estimée à quatre millions de francs CFA. En période de fonctionnement, son utilisation était tarifée à 200 FCFA par bovin, générant ainsi des recettes journalières avoisinant les 100 000 FCFA uniquement grâce aux éleveurs *Gamajinaabés*. Cette manne financière alimente un sentiment d'injustice parmi certains éleveurs, qui dénoncent le retard pris dans la réparation du forage, perçu comme une opportunité économique négligée, voire exploitée, par les autorités locales.

Image 2 : forage de Ngodiba (au niveau de Peukba) en panne



Crédit : Abdoulaye Alassane BA, 18/07/2025

Dans les zones arides comme le Saloum, l'accès à l'eau constitue un enjeu central pour la viabilité du pastoralisme. L'arrêt prolongé dudit forage aménagé sur une zone agro-pastorale communément appelée *Peukba*², pourtant essentiel à l'abreuvement du cheptel local, illustre une crise à la fois technique et politique. En l'absence de cette infrastructure vitale, les troupeaux doivent s'abreuver à des robinets peu adaptés, allongeant la durée d'abreuvement et augmentant la vulnérabilité des animaux. Les éleveurs, qui paient 200 FCFA (environ 0,40 euro) par bovin pour accéder à l'eau de forage, s'indignent ainsi de cette défaillance, dénonçant une gestion opaque et inefficace des revenus générés par le service. À cette crise immédiate s'ajoute un sentiment de décadence du pastoralisme : posséder un grand nombre de bovins n'assure plus la sécurité économique, là où, autrefois, une petite taille de troupeaux suffisait à subvenir aux besoins familiaux. Cette perte de rentabilité du bétail traduit une détérioration des équilibres écologiques et sociaux, marquée par la saturation des espaces pastoraux, l'insécurité hydrique et la marginalisation croissante des savoirs et pratiques traditionnels.

Loin de se réduire à une simple question d'infrastructures, cette situation révèle une crise structurelle du pastoralisme, qui appelle à repenser les politiques d'accompagnement. Cela implique de restaurer une gouvernance plus inclusive, où les éleveurs retrouvent une voix dans la gestion locale des ressources, mais aussi de revaloriser les techniques et régulations ancestrales, en complémentarité avec les apports modernes. La diversification des sources hydriques, par exemple par la mise en place de muni-forages ou la construction voire la préservation de retenues d'eau, pourrait ainsi contribuer à réconcilier innovation technique et justice sociale, dans le respect des dynamiques culturelles propres au monde pastoral.

3. La vulnérabilité des éleveurs : entre insécurité et faiblesse du tissu associatif

Si l'accès à l'eau constitue un défi structurel majeur, comme le montre l'arrêt prolongé du forage de Ngodiba, les éleveurs sont également confrontés à une insécurité croissante liée à la recrudescence des vols de bétail. Ce phénomène s'inscrit dans un contexte marqué par une

² Cette zone estimée à 17 hectare a particularité de faire partie de la commune de Kahi mais relevant du domaine privé de la commune de Kaffrine.

faible dissuasion judiciaire, fréquemment dénoncée par les acteurs locaux. Les cas rapportés indiquent une perception d'impunité, en dépit des démarches engagées auprès des autorités judiciaires. Cette situation contribue à fragiliser davantage l'activité pastorale, déjà éprouvée par la pression sur les ressources naturelles et les contraintes logistiques ou infrastructurelles. Les témoignages recueillis font état d'une justice perçue comme inefficace, voire permissive, à l'image de cette déclaration : « *On a traduit le voleur en justice à Kaolack et il n'a fait que 10 jours en prison* » (Ousmane Diallo, 18 juillet 2025). Dans certains cas, les procédures, sous l'effet de la corruption, semblent détournées de leur objet : « *Le gendarme a écrit qu'il poursuivait [le voleur] pour clandestinité, et non pour vol* » (Ousmane Diallo, 18 juillet 2025). Ce climat d'impunité contribue à fragiliser davantage l'activité pastorale, en dissuadant les éleveurs de s'engager pleinement dans leur activité, leurs troupeaux, déjà affectés par les contraintes environnementales et économiques.

À cela s'ajoute une problématique liée à l'organisation associative. En théorie, les associations d'éleveurs sont censées jouer un rôle central d'appui, de plaidoyer et de coordination des initiatives locales. Cependant, leur fonctionnement reste souvent compromis par divers facteurs : la méfiance entre acteurs, les logiques de rivalité et l'absence d'un leadership réellement partagé. À Kaffrine, certains éleveurs soulignent par exemple que la Maison des éleveurs est parfois dirigée par des Wolofs, qu'ils estiment moins ancrés dans les réalités pastorales. Cette situation alimente des tensions identitaires et fragilise la cohésion du mouvement éleveur. Ces dysfonctionnements internes traduisent plus largement la crise de représentation et de représentativité qui affecte le monde pastoral. En affaiblissant les structures collectives, ils privent les éleveurs d'un véritable contre-pouvoir local et réduisent leur capacité à négocier avec les autorités publiques ou les partenaires de développement. Ainsi, la crise du pastoralisme ne saurait se limiter à la seule dégradation des ressources naturelles. Elle résulte d'une combinaison complexe de facteurs institutionnels, sociaux et politiques : désengagement de l'État, perte de confiance dans la justice (notamment face au vol de bétail), éclatement du tissu communautaire et défaillance des organisations professionnelles. Repenser l'accompagnement du pastoralisme nécessite dès lors une approche intégrée, combinant protection juridique, renforcement des solidarités locales et refondation des mécanismes de gouvernance. Castaneda (2005 : 9) mettait en évidence que l'analyse historique des politiques publiques montre que les organisations professionnelles d'éleveurs (OP) ont joué un rôle limité dans l'élaboration des politiques d'appui à l'élevage.

Les causes de cette faiblesse sont de deux natures. D'un côté, les OP constituent un espace de convergence et de compromis entre les stratégies des acteurs locaux, les nationaux (Etat, CNCR) et internationaux (bailleurs, projets, ONGs). D'un autre côté, elles souffrent d'une « sur-politisation » de la société rurale qui limite l'émergence d'organisations indépendantes. Finalement, les OP apparaissent comme accaparées par les « nouvelles élites locales », en lien avec le pouvoir traditionnel ou l'État, ou par les « élites économiques allochtones » en lien avec les acteurs internationaux et capables de mobiliser avec plus ou moins de facilité les ressources financières » (Dorly Castaneda, 2005 :9)

En revanche, à côté de ces limites structurelles, certaines initiatives locales montrent que des actions concrètes peuvent être menées. Par exemple, lors d'une réunion d'échanges sur la prévention des conflits entre éleveurs et agriculteurs à Kaffrine, Samba Saloum Diallo, président de la Maison des Éleveurs de Kaffrine, a souligné l'importance de l'aménagement des forêts classées et de la mise en place de forages fonctionnels pour faciliter l'abreuvement

du bétail³. Cependant, ce type de plaidoirie se heurte souvent à l'inaction de l'État et des collectivités territoriales, ce qui limite la mise en œuvre effective de solutions durables. Cette intervention illustre que, même dans un contexte de fragilité associative et institutionnelle, des stratégies locales ciblées peuvent contribuer à renforcer la résilience du pastoralisme, tout en constituant une base pour une gouvernance plus intégrée et participative.

5. La problématique de la mise en valeur des produits animaux à Kaffrine

Les enquêtes révèlent une faible valorisation des produits laitiers issus de l'élevage chez les Peuls Gamajinaabés de Kaffrine. La production laitière sert à la fois à l'autoconsommation familiale et, dans une moindre mesure, à la commercialisation. Comme à l'accoutumée, la vente du lait est assurée par les femmes, qui commercialisent le lait brut en ville, notamment au marché de Kaffrine.

Image 3 : femme peule vendeuse de lait animal brut



Crédit : Abdoulaye Alassane BA, 20/08/2025

Contrairement au département de Dagana, où l'implantation de la Laiterie du Berger a permis la structuration d'un véritable bassin laitier, ou à celui de Fatick, où « Kirène a, depuis 2014, installé un centre de collecte » (Ba et al., 2021 : 78), Kaffrine ne dispose pas encore des dispositifs similaires. L'absence d'unités de transformation, qu'elles soient artisanales ou modernes, capables de produire du fromage local, du beurre, du lait caillé standardisé ou du yaourt conditionné, limite non seulement la création de valeur ajoutée, mais réduit également les opportunités économiques pour les femmes, traditionnellement responsables de la production laitière. Par ailleurs, la production animale demeure essentiellement extensive. L'insémination artificielle n'est pas encore ancrée dans les pratiques des éleveurs gamajonaabés de Kaffrine, alors même qu'aucune espèce exotique n'a été observée dans les troupeaux ni dans

³ Ndiaye, M. « Recrudescence des conflits entre éleveurs et agriculteurs à Kaffrine : des pistes de solutions proposées pour éradiquer le phénomène. » Senegal News, La rédaction, 16 janvier 2025. Disponible à : <https://www.senegalnews.sn/index.php/video/item/2777-recrudescence-des-conflits-entre-eleveurs-et-agriculteurs-a-kaffrine-des-pistes-de-solutions-proposees-pour-eradiquer-le-phenomene>

les enclos à domicile. De plus, on note l'absence de cultures fourragères, telles que la luzerne ou d'autres espèces améliorées, ce qui rend difficile l'alimentation de complément et l'embouche, et contribue au maintien de faibles rendements laitiers et bouchés. Ainsi, la faible valorisation des produits animaux chez les Peuls Gamajinaabés résulte à la fois de contraintes techniques, économiques et organisationnelles, mais aussi de logiques culturelles et sociales liées à la gestion du troupeau, au rôle social du lait et à sa place dans les relations familiales et communautaires.

Conclusion

En définitive, cette étude portant sur les Peuls Gamajinaabés installés à Diamaguène Ndiobène met en évidence que leur présence actuelle dans la région du Sine-Saloum s'inscrit dans la continuité d'un processus migratoire contraint, amorcé à la suite des grandes sécheresses des années 1970 qui ont profondément perturbé les systèmes pastoraux de la vallée du fleuve Sénégal. L'installation de Baydi Diallo à Kaffrine constitue, à cet égard, un point nodal dans la dynamique d'ancrage territorial du groupe, fondée sur la mobilité, la mobilisation de réseaux socio-parentaux et une capacité d'adaptation progressive aux contraintes et opportunités offertes par un nouvel environnement agro-pastoral. Cependant, si l'élevage demeure le principal support de l'identité collective, de l'organisation sociale et des stratégies de reproduction économique des Gamajinaabés de Kaffrine, l'exercice du pastoralisme se trouve aujourd'hui confronté à des transformations structurelles majeures. La périurbanisation accélérée, la réduction continue des parcours pastoraux, les difficultés d'accès à l'eau d'abreuvement en raison de forages insuffisants ou en panne, ainsi que la recrudescence des vols de bétail dans un contexte perçu « d'impunité judiciaire », contribuent à fragiliser les systèmes d'élevage et à reconfigurer les équilibres socio-écologiques qui les sous-tendaient historiquement. À ces contraintes s'ajoute la faible valorisation économique des produits animaux, en particulier du lait, encore largement commercialisé à l'état brut, faute d'unités locales de transformation et en l'absence d'un recours significatif aux cultures fourragères susceptibles d'améliorer les performances laitières. Ainsi, le pastoralisme des Gamajinaabés apparaît aujourd'hui pris entre une longue histoire d'adaptation et une conjoncture marquée par la raréfaction des ressources, l'insécurité foncière et la faiblesse de l'encadrement institutionnel. La compréhension de ces dynamiques invite à repenser les politiques locales d'appui, en articulant la sécurisation des couloirs pastoraux, la réhabilitation des infrastructures hydrauliques, la lutte effective contre les vols de bétail, ainsi que la structuration d'une véritable filière laitière capable de créer de la valeur ajoutée au sein du territoire.

Bibliographie

Ancey, Véronique, Ickowicz, Aude, Corniaux, Céline, Manoli, Claire & Magnani, Sophie. (2008). « Stratégies pastorales de sécurisation chez les Peuls du Ferlo (Sénégal) », in *Journal des Africanistes*, Vol. 78, N°1-2, pp. 105-119.

Ba, Abdoulaye Alassane & Ngom Abdoulaye. (2024). « Climate migrants in the Senegal River Delta: The case of Fulani pastoralists », in *International Journal of Humanities and Social Science Research*, Vol. 10, N°2, pp. 64-68.

Ba, Koki, Olivier Ninot et Christian Corniaux. (2024). « L'histoire d'un rendez-vous manqué ? Les éleveurs et l'industrie laitière de collecte à Fatick (Sénégal) ». *Études rurales*, vol. 207, p. 76-99.

Behnke, Roy H., Scoones, Ian & Kerven, Carol (éds). (1993). *Range Ecology at Disequilibrium: New Models of Natural Variability and Pastoral Adaptation in African Savannas*, Londres : Overseas Development Institute, pp. 1-30.

Camara, Astou Diao. (2013). *Le rapport au changement en société pastorale : le cas des éleveurs du Ferlo et de Colonnat*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Bourgogne.

Delafosse, Maurice. (1912). *Le Haut-Sénégal-Niger*, Paris : Larose.

Diop, Cheikh Anta. (1967). *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris : Présence Africaine, 299 p.

Dorly Castaneda. (2005). « Les organisations d'éleveurs et de pasteurs au Sénégal ». Dakar : ISRA, Réflexions & Perspectives, vol. 6(1), 68 p.

Dupire, Marguerite. (1970). *Organisation sociale des Peuls*, Paris : Pion, 624 p., bibl., index, fig., cartes, ph., Recherches en Sciences Humaines, N°32.

Lam, Aboubacry Moussa. (1993). *De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris : Présence Africaine, 463 p.

Latour, Bruno. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris : La Découverte.

Minvielle, Jean-Paul. (1985). *Paysans migrants du Fouta Toro : vallée du Sénégal*, Paris : ORSTOM, Travaux et Documents N°191, 282 p.

Pam, Ibrahima Modji. (2024). La problématique du vol de bétail dans la commune de Bokidiawé [Mémoire de Master, Département de sociologie, Université Assane Seck de Ziguinchor].

Pondopoulo-Sanchez, Anna. (2004). « Comment les Peuls sont-ils devenus des Juifs ? Au sujet de l'une des versions de l'origine orientale des Fulbé (Afrique de l'Ouest, début du XXe siècle) », in *Diasporas. Histoire et sociétés*, N°5, « Généalogies rêvées », pp. 87-97.

Pouillon, François. (1990). « Sur la "stagnation" technique chez les pasteurs nomades : les Peuls du Nord-Sénégal entre l'économie politique et l'histoire contemporaine », in *Cahiers des Sciences Humaines*, Vol. 26, N°1-2, pp. 173-192.

Santoir, Christian. (1994). « Décadence et résistance du pastoralisme. Les Peuls de la vallée du fleuve Sénégal », in *Cahiers d'études africaines*, Vol. 34, N°133-135, pp. 231-263.

Sy, Mamoudou. (2018). *La vallée du fleuve Sénégal dans le jeu des échelles politiques : le Dimar aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris : L'Harmattan, 286 p.

Touré, Oussoubay. (1986). *Peuls du Ferlo*, Paris : L'Harmattan, 77 p.